

Fiche notion : le bonheur

BONHEUR : Le terme évoque un état de contentement durable, à distinguer du plaisir et de la joie, qui sont plus intenses, mais aussi plus éphémères.

STOÏCISME : Doctrine selon laquelle le bonheur passe par l'acceptation du cours des choses ou destin

HÉDONISME : Doctrine selon laquelle le bonheur réside dans le plaisir

EUDÉMONISME : Doctrine qui fait du bonheur le but de la vie, donc le souverain-bien

SOUVERAIN-BIEN : Bien suprême et fin (but) ultime de l'action humaine

I. Le bonheur comme but de l'existence

A. Calliclès : Le bonheur comme somme de plaisirs

Thèse : Le bonheur s'identifie à une satisfaction totale dans tous les domaines de l'existence (santé, argent, amour, travail). La vie heureuse = succession de plaisirs. Liberté et bonheur consistent à « remplir tous ses désirs à mesure qu'ils éclosent, sans les réprimer » (*Gorgias*, Platon).

Objection de Socrate : Les désirs sensibles sont vains et insatiables (le désir de possession ou de gloire, par exemple). Ceux qui les poursuivent sont malheureux parce qu'ils ne peuvent jamais être satisfaits : on n'est jamais assez riche, assez connu, reconnu ou aimé. On désire toujours plus, ce qu'on n'a pas encore. Faire dépendre son bonheur de son plaisir, c'est donc comme chercher à remplir un tonneau percé (image des Tonneaux des Danaïdes).

B. Aristote : Le bonheur comme sagesse

La doctrine d'Aristote a ceci en commun avec toutes les doctrines Antiques, qu'elle est un **eudémonisme**, c'est-à-dire qu'elle pose que le bonheur est le but de toutes nos actions et représente, en ce sens, le « Souverain Bien ». Aristote montre que toutes nos actions visent, d'une façon ou d'une autre (directement ou indirectement), le bonheur : si la santé est le but de ma promenade, il n'empêche que c'est le bonheur qui est le but de ma santé etc... Ce bonheur ultime vers lequel tout converge est, selon Aristote, à concevoir comme un **accomplissement** de notre **nature rationnelle**. Ce bonheur véritable est donc à distinguer du simple plaisir sensible.

C. John-Stuart Mill : « Mieux vaut être Socrate insatisfait qu'un porc satisfait »

Le bonheur est-il vraiment la chose la plus importante pour l'homme ? Est-ce que nous ne préférons pas la connaissance à l'ignorance, alors même que l'ignorance rend plus joyeux et la connaissance plus triste ?

Il est vraisemblable qu'un individu qui a une intelligence aiguisée a des désirs plus difficiles à satisfaire car plus complexes ou demandant d'avantages d'efforts. Un artiste qui lutte pour créer une oeuvre et qui n'y arrive pas, qui est obligé de s'y reprendre plusieurs fois, est un homme insatisfait. Il est vraisemblable aussi qu'il soit moins heureux parce qu'il se pose davantage de questions.

II. Le bonheur est-il une illusion ?

A. Bonheur et conscience

On peut se demander si l'homme est capable d'être heureux, c'est-à-dire capable d'être simplement *content* de ce qu'il possède. La conscience humaine ne se définit-elle pas justement par la distance (rapport médiat aux choses), cad l'essentielle impossibilité d'être présent à ce qui est ? Peut-être qu'en tant qu'animal doué de conscience et ne pouvant donc jamais coïncider totalement avec lui-même, avec son immédiateté présente, l'homme ne peut tout simplement pas accéder au bonheur ?

L'homme à la différence de l'animal « **existe** » cad se trouve toujours en-dehors de lui-même, n'est jamais dans un état de **pure coïncidence à soi**, à son état présent, mais il est toujours tourné vers le **passé** qui le constitue (sujet de remords et regrets) et vers l'**avenir** (ce qu'il projette de devenir, avec espoir et/ou crainte). Ainsi avons-nous tendance à nous attacher à ce qui nous manque plutôt que d'apprécier ce qu'on a.

B. Stoïcisme : Il suffit pour être heureux, de conformer sa volonté à l'ordre du monde

Thèse : Notre bonheur, loin d'être instable ou illusoire, est au contraire solide et stable, puisqu'il ne dépend que de nous-mêmes. Pour être heureux, il faut vouloir être heureux, c'est-à-dire apprendre à se représenter tout ce qui nous advient avec une même égalité d'âme. Le bonheur se confond alors avec la sérénité du sage, que les stoïciens nomment ataraxie.

Principe : Les hommes sont heureux lorsque les choses arrivent conformément à leurs désirs, et malheureux lorsqu'elles les contrarient. Les stoïciens nous invitent au contraire à accepter l'ordre des choses. Il faut pour cela, apprendre à distinguer les choses qui « ne dépendent pas de nous » (réussite, échec), de celles qui « dépendent de nous » (représentation d'un échec comme un mal). Car seules nos représentations dépendent de notre liberté, et elles en dépendent totalement. Si nous ne pouvons pas changer les choses, nous pouvons donc apprendre à vouloir que les choses soient telles qu'elles sont : « Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu le désires ; mais désire que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu seras heureux », dit Épictète dans son Manuel. Descartes, s'inspirant du stoïcisme, dira autrement : « Tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde. »

Justification : S'il faut accepter l'ordre des choses, c'est d'abord parce que nous ne pouvons guère le changer. Mais c'est aussi parce qu'il est rationnel. Les stoïciens se représentent l'univers, le Cosmos, comme un grand organisme dans lequel chaque chose est à sa place et joue son rôle. L'homme doit comprendre, accepter et jouer son rôle dans cet univers ordonné et harmonieux où tout est justifié.

C. Schopenhauer : Le bonheur est une illusion, car la vie n'est que souffrance

Désirer, c'est éprouver un manque : l'étymologie latine *de-siderare* renvoie littéralement au fait de « manquer d'une étoile », c'est-à-dire manquer de quelque chose qui nous échappe et que nous ne pouvons jamais totalement posséder. Par définition, le désir nous place donc dans un état d'insatisfaction. On souffre tant que l'objet n'est pas obtenu, et une fois obtenu, la satisfaction est brève car un nouveau désir apparaît aussitôt. Le désir entretient ainsi une agitation permanente, incompatible avec un bonheur stable.

Schopenhauer, dans *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818), radicalise cette idée en montrant que le désir condamne l'homme à une souffrance continue. Chaque satisfaction n'est pour lui qu'un apaisement momentané, aussitôt remplacé par un nouveau besoin.